

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 4 : 1918) du

JEUDI 14 NOVEMBRE 1918

Une activité fiévreuse règne depuis ce matin ici dans les sphères officielles belges. L'arrivée imminente des troupes qui précéderont de quelques jours le Roi, la nécessité de prendre de toute urgence des mesures pour assurer le régime de transition entre le départ des Allemands et la rentrée de notre gouvernement, tout ce travail de mise en train auquel on songeait depuis longtemps et qui requiert en ce moment des activités rouillées par quatre années d'occupation ennemie, tout cela met le monde politique et administratif sur les dents.

Les derniers Allemands devant quitter Bruxelles dans la nuit de vendredi à samedi, les nouveaux rouages fonctionneront aussitôt après leur départ. Que dis-je, ils fonctionnent déjà. Ce matin même, M. Beco, gouverneur du Brabant, a repris possession des locaux du gouvernement provincial, avec ses collègues de la députation permanente. M. Kranzbuehler a quitté Bruxelles avec sa clique de fonctionnaires teutons et de Walkyries de machines à écrire. Bon voyage !

Rue de la Loi, on déménage. Des fonctionnaires boches regardent mélancoliquement se consumer plusieurs mètres cubes de paperasses et d'archives déposées sur le pavé de la rue Beyaert et auxquelles on vient de mettre le feu.

Mais que disait donc, hier, le **Bruxellois**, que tous les fonctionnaires activistes étaient partis ? Il s'en est encore présenté ce matin dans les ministères, notamment au ministère de la Justice, où est arrivé, premier d'entre eux, le secrétaire général activiste, le député d'Anvers Henderickx (**Note**). Mais il s'est heurté, rue Ducale, à une porte fermée. Des fonctionnaires et employés de son personnel, qui arrivent quelques minutes plus tard, demeurent là dans la rue, avec lui, l'air consterné. Tout-à-coup l'un deux, un jeune, se précipite vers la rue de la Loi, et somme un soldat de la garde rouge de lui prêter main-forte pour enfoncer la porte close du ministère de la rue Ducale. Le soldat l'envoie au diable, brutalement. Il ne reste plus au personnel activiste mis ainsi à la porte qu'à se retirer. Pendant ce temps, à l'intérieur des locaux ministériels, M. le directeur général Moreau, qui, arrivé de bonne heure, avait fait fermer les portes avec défense de laisser entrer aucun activiste, prépare le nettoyage administratif et matériel de cette écurie d'Augias qu'était devenu le ministère de la justice.

* * *

A la Société Générale, où le Comité National (**Note** : de Secours et d'Alimentation) siège, M. Francqui fait, au milieu des acclamations, le récit de la Joyeuse-Entrée du Roi, de la Reine et du prince Léopold à Gand. Il donne lecture du discours patriotique prononcé, au nom de la population gantoise, par l'échevin socialiste Anseele et de la réponse du Roi. Il annonce que l'entrée solennelle des Souverains dans la capitale est remise au vendredi 22 novembre, ceci principalement pour des raisons politiques, afin de permettre la reconstitution préalable du gouvernement.

Des troupes feront leur entrée à partir de mardi 19 novembre. Il arrivera toutefois, dès samedi matin, quelques escadrons de cavalerie française et belge chargés d'assurer le service d'ordre. Il a fallu, pour cela modifier quelque peu les clauses de l'armistice. Mais le général Foch y a consenti sur l'intervention personnelle du Roi.

Un groupe de personnalités politiques est parti ce matin pour Gand, en vue d'exposer au Roi la situation politique. Ce groupe comprend : le baron de Favereau, président du Sénat ; MM. Michel Levie, Tibbaut, Ryckmans et Ruzette, membres de la droite ; Janson, Franck, Mechelynck et Hanssens (celui-ci remplaçant M. Masson, encore retenu en Allemagne), membres de la gauche libérale ; Wauters, Bertrand, Pastur et Anseele, socialistes, MM. Léon Delacroix, Jaspar et

Nerinckx, professeur à Louvain, accompagnent les parlementaires.

Tandis que ces messieurs partaient pour Gand, une automobile conduite par un soldat belge, ancien membre de la police bruxelloise, amenait, de Gand à Bruxelles M. le ministre Vandervelde. Le député socialiste a été vite reconnu et la voiture arrivée sur la Grand' Place a été suivie jusque dans la cour de l'hôtel de ville par une foule enthousiaste dont les acclamations allaient autant au ministre qu'au soldat, le premier Belge qui apparût ici portant l'uniforme khaki et le fringant bonnet de police. Après avoir rapidement serré les mains qui se tendaient de tous côtés vers lui, M. Vandervelde est allé faire une courte visite au Collège échevinal, puis il est reparti pour la «*Maison du Peuple*», où sa présence a fait sensation.

Une foule s'étant rapidement massée devant le local socialiste, le secrétaire du syndicat des carrossiers est venu annoncer que le ministre prononcerait le soir un discours dans la grande salle de la «*Maison du Peuple*», et il a invité l'auditoire à venir l'écouter. M. Vandervelde s'est alors présenté au balcon pour saluer ses concitoyens.

M. Max est attendu d'un instant à l'autre. On dit qu'il ne fera que toucher barre à Bruxelles et qu'il repartira aussitôt pour Gand afin que sa présence dans la capitale ne provoque pas des

manifestations préjudiciables au bon ordre et dangereuses pour la sécurité des troupes ennemies se trouvant encore dans la ville. C'est pour éviter les mêmes conséquences fâcheuses qu'à la demande du procureur général Terlinden, M. le doyen a consenti à ajourner le *Te Deum* qui devait être chanté demain en la Collégiale à l'occasion de la fête du Roi.

Vers la fin de l'après-midi, le Conseil communal de Bruxelles reçoit M. Vandervelde dans la salle des séances de l'hôtel de ville.

Le ministre socialiste prend place à côté de M. Lemonnier, entouré des membres du Collège et de quelques personnalités n'appartenant pas au conseil : notamment les sénateurs Braun et Vinck ; MM. Van Iseghem, président de la Cour de cassation ; le procureur général Terlinden ; Holvoet, procureur du Roi ; et Beco, gouverneur du Brabant.

M. Lemonnier souhaite à M. Vandervelde une cordiale bienvenue :

« Nous voudrions – dit-il – vous féliciter de tout ce que vous avez accompli, mais au fond, nous en savons peu de chose, car nous avons devant nous une barrière de fer (Note). Tout ce que nous avons appris de votre action, concorde avec votre caractère. Vous avez rempli vos fonctions avec patriotisme et nous vous en sommes profondément reconnaissants.

Vous avez connu des moments difficiles ; nous avons eu des heures sombres. Mais cette population

admirable n'a jamais désespéré, même aux moments les plus critiques. Elle était sûre du triomphe final. Vous avez été un des artisans de cette victoire. Nous vous en exprimons notre vive gratitude et nous associons à cet hommage Madame Vandervelde, qui a fait, au-delà de mers, une propagande fructueuse, aussi bien au point de vue matériel qu'intellectuel. »

M. Vandervelde répond :

« J'espère – dit-il – que vous me pardonneriez si j'exprime d'une manière imparfaite les sentiments que j'éprouve. Je viens de passer des heures inoubliables. Je suis parti ce matin de Bruges, traversant les lignes de notre armée disciplinée, vaillante, frémissante encore des combats nombreux qu'elle vient de livrer. Puis j'ai vu Gand, la grande ville industrielle, toute à la joie de la liberté reconquise. Puis, sur la route d'Alost, plus rien, pas de soldats belges, pas même de soldats allemands. Une terre qui semble n'être à personne, mais où l'on voit des paysans qui n'osent croire à leur bonheur et mettent timidement la cocarde tricolore. A Alost, les premières troupes allemandes, dans la confusion de leur mauvais coup manqué. Et, à côté d'elles, une foule acclamant le drapeau belge, un meeting s'organisant, des députés acclamant leur adversaire d'hier et ne voyant en lui que leur compatriote. Puis, l'armée allemande en retraite. L'auto belge, entre deux canons, obligée

d'attendre. Et enfin, en arrivant, ici, la joie indicible d'avoir retrouvé tous ceux que j'avais laissés il y a quatre ans et qui ont donné de tels gages de dévouement.

Vous m'avez demandé tantôt ce que je faisais là-bas ; vous ne le savez pas bien, dites-vous ; cela n'a aucune importance en ce moment. Nous savions, nous, ce que vous avez fait, vous tous qui avez souffert pour notre cause et qui avez acquis des titres impérissables à la reconnaissance de la Patrie.

Ce que nous avons fait ? Pendant quatre ans, nous avons eu une triple préoccupation. Il fallait d'abord maintenir dans l'exil notre union nationale. J'ose dire que si nous avons été divisés sur bien des questions posées par la guerre – et il y en eut de formidables – jamais, dans le conseil des ministres, nous n'avons voté droite contre gauche.

Notre seconde préoccupation a été de refaire l'armée belge. Si vous l'aviez vue après Anvers, après l'Yser, réduite à quelques milliers de baïonnettes, avec des canons usés jusqu'à l'âme, des soldats dont les pieds nus sortaient des souliers éculés ! Il a fallu, pour la réorganiser, un effort tenace et patient. Le gouvernement a organisé au Havre, avec ses soldats, des usines de guerre qui, au bout de quelques mois, se suffisaient à elles-mêmes. Car il n'y a pas un obus, pas un canon, qui n'ait été fait par l'armée elle-même. Vous la verrez dans quelques jours, notre armée de campagne, et vous aurez l'impression, comme on l'a eue à Gand, que, derrière cette armée haillonneuse qui s'avance dans le désarroi de la retraite, marche une armée belge plus grande, plus forte qu'elle n'a jamais existé.

Notre troisième préoccupation, la plus douloureuse, c'était de vous savoir menacés de la famine, atteint par la misère, frappés par la tuberculose. Et nous eussions été impuissants à conjurer les maux qui vous frappaient sans l'inoubliable concours de la grande nation américaine. (Applaudissements).

Quant à nous, nous avons aidé l'armée belge, nous avons alimenté la Belgique. Nous croyons avoir accompli notre tâche.

Je suis profondément heureux d'avoir été l'éclaireur de ceux qui rentrent. Demain, d'autres me suivront. D'abord Max, la plus haute incarnation de la Belgique communale luttant pour ses libertés. Puis vous verrez notre armée et il me sera permis à moi, républicain, de le dire, votre Roi, notre Roi, qui a donné tant d'exemples de courage physique et moral et de haute clairvoyance que tout le monde voit en lui le symbole de la Belgique libre et un des artisans de la grande démocratie que sera la Belgique de demain ! » (Applaudissements.)

M. Vandervelde termine en disant qu'à son retour à Bruges, demain, il déclarera avoir trouvé la capitale dans le calme de la victoire, animée de la volonté de voir la Belgique marcher vers les plus hautes et les plus nobles destinées.

Cette réception d'un caractère si cordial se termine par une belle allocution de M. Alexandre Braun saluant au nom du parlement le premier membre du gouvernement arrivé en avant-coureur de la Patrie du dehors pour rejoindre la Patrie du dedans.

M. Lemonnier annonce, à la fin de la séance,

au milieu des bravos enthousiastes de l'assemblée, qu'il vient de prendre des arrêtés ordonnant la mise sous séquestre des journaux soumis, il y a quelques jours encore, à la censure allemande et qui s'obstinent à continuer de paraître ; dans son numéro de dimanche, la **Belgique**, soi-disant transformée, ne déclarait-elle pas avec audace qu'elle ne disparaîtrait pas, « *sauf un coup hors de toute prévision* » ? Le coup lui est porté ce soir, ainsi qu'à ses pareils, par l'arrêté suivant :

« *Le Bourgmestre,*

*Considérant que la publication du journal **La Belgique** est de nature à causer chez la population, une surexcitation qui, dans les circonstances actuelles, serait dangereuse pour l'ordre public ;*

Vu le décret du 14 décembre 1789, article 50, la loi des 16-24 août 1790, litt. XI, article 4, l'article 90, paragraphe avant-dernier de la loi communale,

Arrête :

*Le matériel d'imprimerie du journal **La Belgique** est séquestré et placé jusqu'à nouvel ordre sous la surveillance de la police communale. »*

Le même arrêté est pris à l'égard du **Bruxellois** et de l'**Écho de la presse**.

* * *

Il est environ 6 heures 1/4 quand M. Vandervelde quitte l'hôtel de ville. Son auto le conduit à la « *Maison du peuple* ». Dans la grande

salle, une foule frémissante l'attend. A un moment, le rideau de la scène s'ouvre, et M. Vandervelde apparaît au milieu des mandataires du parti et des membres de la Commission syndicale. Ovation formidable. Puis deux mille voix entonnent l'«*Internationale*».

M. Max Hallet souhaite la bienvenue au héros de la réception. Celui-ci prend ensuite la parole :

« Dans ma maison, dans notre Maison, dans cette Maison du Peuple – dit-il –, où nous avons soutenu tant de luttes et où j'ai laissé tant de souvenirs, comment ma pensée ne se reporterait-elle pas vers vous tous, mes frères de lutte, venus ici pour m'accueillir, vers cette journée de juillet 1914 où, autour du tapis rouge du Bureau International, des militants du parti se trouvèrent unis dans un suprême effort pour la paix, contre la guerre et contre le militarisme Combien en reste-t-il aujourd'hui ? Je songe à ceux qui ont été en exil, à ceux qui ont été en prison, à Rosa Luxembourg, à Liebknecht, à ceux qui ont été tués par la guerre, à Vaillant, à Keir Hardie, à celui qui a été assassiné par un nationalisme aveugle et criminel, à Jean Jaurès (Note), la plus grande victime de la guerre.

Je reviens, après quatre années de dur travail. Dans quelques jours, celui à qui vous avez fait confiance le quatre août 1914, en lui demandant de faire partie de ce comité de salut public, qu'a été votre gouvernement de guerre, se trouvera parmi vous en simple militant, prêt à vous rendre des comptes et à se soumettre, en soldat discipliné, aux décisions que vous saurez prendre.

Je suis arrivé ce matin en traversant les lignes allemandes au moment où, par-dessus la tête de l'ennemi vaincu, commençaient à flotter les drapeaux de notre pays délivré. Cette fois, l'hirondelle messagère nous annonce un printemps pour notre pays. Derrière moi, rentre une armée qui, au début, en vertu d'une loi inique, se composait presque uniquement de prolétaires, et aujourd'hui se compose des hommes de toutes les classes venus se ranger autour du drapeau de l'indépendance. J'ai été en contact presque constant avec notre armée après l'Yser. Depuis lors, pendant, trois ans, ils ont monté la garde. Je voyais parfois avec eux, par-dessus les parapets des tranchées, les clochers de Bruges et d'Ostende et, plus loin, en pensée, Bruxelles, Liège et les amis du parti ouvrier. Et, les soldats vont revenir, forts des sacrifices accomplis, du courage qu'ils ont montré, de la victoire qu'ils ont su conquérir. Ils diront qu'ils ont fait la patrie libre et qu'ils veulent être des citoyens libres, sur une terre de liberté, libres de s'associer avec leurs compagnons de travail, de marcher comme des égaux avec les autres citoyens. Le suffrage universel, ils l'ont conquis sur les hauteurs de Liège et dans les boues du fleuve Yser. Et la victoire de ces légitimes revendications est d'autant plus certaine que la démocratie vient de remporter dans le monde la plus formidable victoire que l'Histoire ait connue.

Quelle était notre situation, il y a quelques mois, quand les armées allemandes marchaient sur Calais, sur Amiens, sur Paris. Ici, nous l'avons appris, la domination était toujours plus lourde. Nous nous demandions : Est-ce que la démocratie va être vaincue ? Est-ce que l'Europe, le monde vont être courbés, pour

cinquante ans peut-être, sous la domination du militarisme ? Elle paraissait forte et redoutable, cette armée grise, ayant le Kaiser à sa tête. En face d'elle, se sont dressées la superbe armée belge, la sublime armée française (ovation), les escadrons de fer des armées britanniques et, arrivé à travers l'Océan, pour la plus grande, la dernière des croisades, le peuple armé des Etats-Unis, venant dicter la paix au monde non une paix chauvine et impérialiste, mais la paix de la liberté, de la justice et du droit, ce que veut la démocratie, ce que le socialisme est résolu à réaliser ! (Longs applaudissements).

Quand je les voyais passer en bataillons serrés dans les rues du Havre les hommes des Etats-Unis, mes angoisses se dissipaient. Je sentais que nous n'avions à craindre ni l'impérialisme allemand, ni le contre impérialisme des pays alliés. Aujourd'hui, quelle épopée et quelle féerie ! L'épopée avec le calvaire sanglant des soldats de la liberté dans la forêt d'Houthulst, sur les hauteurs de Verdun, dans les plaines de la Woivre. Et aujourd'hui la féerie ; le rideau tombé, nous ne voyons plus que d'éblouissement de la Victoire, le Kaiser battu, le Kronprinz en fuite, les autocrates Nicolas, Guillaume et Charles dans la poussière, et la démocratie triomphante, se préparant à constituer la Société des Nations ! (Applaudissements.)

Nous avons souffert ; vous avez souffert. Beaucoup sont morts. Nos rangs se sont éclaircis de nos meilleurs militants. La classe ouvrière a connu la faim, la misère et l'angoisse. Des millions d'hommes ont été tués, mais s'ils pouvaient ressusciter et si on leur demandait si la récompense est à la hauteur de leur sacrifice, je suis convaincu qu'ils seraient prêts à mourir encore pour la

liberté !

Un dernier mot. Vous ne savez pas ce que j'ai fait, ni ce qu'ont fait vos amis. Nous avons travaillé de notre mieux pour la Belgique et le socialisme. Ces quatre années auraient pu être suivies d'un repos. Mais ce repos est impossible. Nous avons notre pays à reconstituer, la démocratie à fonder, l'internationale à ressusciter. Et maintenant, il ne me reste plus qu'à vous dire : Allons travailler ! » (Longue ovation.)

M. Van Kol, socialiste hollandais, prend à son tour la parole. Ses premiers mots sont pour déclarer qu'en présence de la violation de la Belgique par les armées allemandes, la neutralité (**Note**) était impossible. On ne pouvait rester spectateur impassible de ce crime. Rester neutre, c'était être complice. (Applaudissements.)

L'orateur fait l'éloge du rôle joué par la Belgique dans la guerre :

« Sa lutte héroïque contre le colosse teuton sera une de ses gloires. Témoin en 1915 des crimes commis par les Allemands, j'ai craint que le baptême de la douleur n'ait été trop dur pour la Belgique. Je me suis trompé. La petite armée belge a sauvé la France, l'Europe, la civilisation. La victoire des alliés a été obtenue grâce aux grands sacrifices, à l'esprit

L'orateur rappelle les désillusions produites au début de la guerre par l'Internationale. Il regrette qu'on ait calomnié Vandervelde parce que, avec

infiniment de raison, celui-ci n'avait pas eu confiance dans la sincérité des sentiments internationalistes de la majorité allemande :

Il y a six mois – dit-il –, j'ai déclaré à Longuet, Renaudel et Albert Thomas qui me demandaient mon opinion sur le caractère des majoritaires allemands : « J'ai appris, pendant cinq mois, à les connaître à la conférence de Stockholm. Pour le moment, ils ne sont pas socialistes ; ils sont plus à craindre que les Junkers. Peut-être, deviendront-ils un jour ce qu'ils doivent être, c'est-à-dire de dignes membres de l'Internationale. Mais, le seul qui pourra obtenir ce résultat, c'est le maréchal Foch. Tapez sur les majoritaires allemands, et vous verrez comme ils changeront. (Bravos et rires.)

La lutte des classes – proclame le tribun hollandais – va être plus dure que jamais au lendemain de la guerre. Mais, peu à peu, le socialisme deviendra le pouvoir dominant. En Belgique, vous ne devrez pas recourir à la violence pour imposer votre programme, comme en Russie ... »

Quelques interruptions parties de divers côtés de la salle coupent la parole de l'orateur. « *Vive la Russie !* », crie-t-on. Mais ces interruptions sont couvertes par les protestations et les rumeurs de la salle.

M. Van Kol achève en prophétisant la reconstitution de l'Internationale ouvrière.

La séance est levée au chant d'hymnes révolutionnaires.

Notes de Bernard GOORDEN.

Albert **Heyndrickx** est mentionné par Arthur L. **Faingnaerts** dans ***Verraad of zelfverdediging ? Bijdragen tot de geschiedenis van den strijd voor de zelfstandigheid van Vlaanderen tijdens den oorlog van 1914-18*** (Kapellen, Noorderklok ; 1932, 863 p.) **e-book** vendu par la **Heruitgeverij** : <http://www.heruitgeverij.be/titels.htm>

Albert **Heyndrickx** est mentionné aux pages 338, 496, 531, 604, 634, 637, 659, 694, 698, 700, 726, 730, 753, 824, 842.

<http://www.heruitgeverij.be/titels.htm>

Albert **Heyndrickx** est mentionné par Jos **MONBALLYU** dans ***Slechte Belgen ! De repressie van het incivisme na de Eerste Wereldoorlog door het Hof van Assisen van Brabant (1919-1927)*** ; Bruxelles, Archives générales du Royaume 2011, 256 p. (pourvu d'une bibliographie et d'un index ; série *Études sur la Première Guerre mondiale* n°19, publ. n°5048 ; 11 € en version papier ou 4,99 € en **pdf** [via l'ebookshop](#) :

http://bebooks.be/fr/home?id_seller=9

Albert **Heyndrickx** (notes 31, 114, 117, 119, 128, 133, 149 ; condamné à mort le 6/9/1919) est mentionné aux pages 113, 115, 116, 133, 183, 224.

Une *barrière de fer* ou des barreaux de fer. Voyez ***A travers les barreaux de fer*** (1916) par Emile

CAMMAERTS :

<http://www.idesetautres.be/upload/EMILE%20CAMMAERTS%20TABLE%20MATIERES%20A%20TRAVERS%20LES%20BARREAUX%20DE%20FER%201916%20LIENS%20INTERNET%207%20CHAPITRES.pdf>

Pour « *des journaux soumis, il y a quelques jours encore, à la censure allemande et qui s'obstinent à continuer de paraître* », lisez l'article de synthèse de Roberto J. **Payró** (journaliste d'un pays neutre, l'Argentine), « *Les Allemands en Belgique. La presse durant l'Occupation* » :

<http://www.idesetautres.be/upload/PAYRO%20PRENSA%20DURANTE%20OCUPACION%20FR%20019190613.pdf>

Jean **Jaurès**. Voir

???

L'histoire de la **neutralité belge** (avec le recul objectif d'un Argentin) a été étudiée par le journaliste Roberto Jorge **PAYRO** ou **Payró** au fil de 7 articles, publiés dans le quotidien **La Nación**, de Buenos Aires, entre le 6 et le 12 décembre 1914. Pour ce faire, on peut dire qu'il a réalisé littéralement un « *travail de bénédictin* ».

Roberto J. **Payró** , « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica* (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA.pdf>

Version française :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>